ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

ANNALI

DEL SEMINARIO DI STUDI DEL MONDO CLASSICO

SEZIONE DI

ARCHEOLOGIA E STORIA ANTICA

IV

con una sezione tematica su:

RICERCHE SULL'IMMAGINARIO GRECO

Napoli 1982

Comitato di Redazione

Giancarlo Bailo Modesti, Ida Baldassarre, Irene Bragantini, Bruno d'Agostino, Carlo G. Franciosi, Augusto Fraschetti, Patrizia Gastaldi, Emanuele Greco, Werner Johannowsky, Enrica Pozzi

Segretaria di redazione: Patrizia Gastaldi

Direttore responsabile: Bruno d'Agostino

Il volume è in distribuzione presso:

HERDER EDITRICE E LIBRERIA s.r.l
International Book Center
Piazza Montecitorio 120
00186 ROMA (Italia)
Tel. (06)-6794628

Le abbreviazioni di riviste, ove presenti, sono quelle usate nell'*American Journal of Archaeology*

L'abbreviazione di questa rivista è *AION ArchStAnt*

INDICE

M. Agrimi, Per i 250 anni dell'Istituto Universitario Orientale p. I

F. Parise Badoni - M. Ruggeri Giove - C. Brambilla - P. Gherardini, Necropoli di Alfedena (scavi 1974-1979): proposta di una cronologia relativa. Con Appendice di C. Brambilla e P. Gherardini) » 1

B. d'Agostino, Le Sirene, il tuffatore e le porte dell'Ade. (Con Appendice di J. Svenbro) » 43

E. Greco, Non morire in città: annotazioni sulla necropoli del « Tuffatore » di Poseidonia » 51

E. Greco, Temesa e Cosentia » 57

B. d'Agostino, Uno scavo in museo: il fregio fittile di Pompei » 63

Ricerche sull'immaginario greco

N. Valenza Mele, Da Micene ad Omero: dalla phiale al lebete » 97

A. M. D'Onofrio, *Korai* e *Kouroi* funerari attici » 135

N. Loraux, *Ponos*. Sur quelques difficultés de la peine comme nom du travail » 171

Recensioni

J.-P. Morel, Marchandises, Marchés, Échanges dans le monde romain (À propos de *Società romana e produzione schiavistica,* vol. II, Rome-Bari 1981) » 193

dans une définition trop restrictive de *ponos* où, en bon idéologue, il n'entend que le noble effort sans faire la part de la fatigue, voilà le Discours Juste accusé de mésestimer la virilité d'Héraklès [101]. Sophisme de comédie, sans doute; mais la comédie elle-même n'est pas toujours sérieuse avec le héros du *ponos*.

Au delà des mises en ordre idéologiques, l'ambiguïté du *ponos* se reforme. Lorsque la fatigue sert à nommer le travail, comment maintenir l'équilibre (penser la souffrance de l'homme mortel sans perdre de vue la qualité de l'effort, penser le travail sans s'essayer à en effacer la fatigue)?

Mais aussi: comment éviter qu'en chemin, arraché au service et devenu tâche sans rétribution ni sanction, le travail ne s'épure jusqu'à ne jamais coïncider avec la figure d'un travailleur qui serait exemplaire parce que banal? Décidément, Héraklès n'est pas un travailleur.

dare, *Olympiques,* XII, 18). Sur Héraklès et les bains chauds, voir le dossier rassemblé par R. Ginouvès, 1962, pp. 362-365.

[101] *Nuées,* 991 et 1044-1052; voir R. Ginouvès, 1962, pp. 135, 216-217, 362. On notera que Prodicos est nommément visé dans les *Nuées* (v. 361).

RECENSIONI

MARCHANDISES, MARCHÉS, ÉCHANGES DANS LE MONDE ROMAIN *

Jean-Paul Morel

Quiconque enquête et réfléchit sur les productions et les échanges dans le monde romain doit se sentir concerné par *Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo*, ainsi que par les deux autres volumes qui forment triptyque avec celui-ci et abordent selon des optiques diverses — plus territoriale l'un, plus institutionnel-

Abréviations supplémentaires:

Chr. Delplace, 1978	= Chr. Delplace, ' Les potiers dans la société et l'économie de l'Italie et de la Gaule au Ier siècle av. et au Ier siècle ap. J.-C. ' dans *Ktema* 3, 1978.
F. Favory, 1974	= F. Favory, ' Le monde des potiers gallo-romains ', dans *Les potiers gaulois,* ' Les dossiers de l'archéologie ', 6, 1974.
L'instrumentum domesticum	= AA.VV., *L'instrumentum domesticum di Ercolano e Pompei nella prima età imperiale,* ' Quaderni di cultura materiale ', 1, Rome 1977.
E. Lepore, 1981	= E. Lepore, ' Geografia del modo di produzione schiavistico e modi residui nell'Italia meridionale ', dans *Società romana e produzione schiavistica,* vol. I, *L'Italia: insediamenti e forme economiche,* Bari 1981.
J.-P. Morel, 1976	= J.-P. Morel, ' Aspects de l'artisanat dans la Grande Grèce romaine ', dans *La Magna Grecia nell'età romana,* ' Atti del XV Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 1975) ', Naples 1976.
J.-P. Morel, 1978	= J.-P. Morel, ' A propos des céramiques campaniennes de France et d'Espagne ', dans *Journées d'étude de Montpellier sur la céramique campanienne*, dans *Archéologie en Languedoc* 1, 1978.

* A propos de *Società romana e produzione schiavistica,* vol. II, *Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo* (a cura di A. Giardina e A. Schiavone), Rome-Bari 1981 (généralement abrégé ci-dessous en *MMS*).

le et sociologique l'autre — les problèmes de la société et de l'économie romaine à la fin de la République et au début de l'Empire [1].

Ces Actes d'un colloque qui fit date [2] ravivent l'intérêt de cette confrontation d'idées, en donnant au lecteur la possibilité de comparer désormais aussi souvent et de façon aussi approfondie qu'il le désire les faits et les théories exposés; ils font ainsi ressortir, entre les corpus de documents, entre les approches choisies, des nuances qui ne tiennent pas uniquement à la diversité des sujets traités. Plus encore que le colloque, en particulier, le volume *Merci, mercati e scambi* sert de révélateur à la complexité des productions et des échanges de Rome. Si l'on prend en compte l'ensemble de ses contributions, il substitue l'impression d'un mouvement brownien à la conception plus satisfaisante pour le confort intellectuel, mais qui n'apparaît plus guère soutenable, d'un courant historique majestueux et simple qui aurait traversé les quatre siècles considérés.

Le commentateur d'un tel ouvrage peut éprouver quelque scrupule à en juger le contenu s'il figure lui-même dans la table des matières, fût-ce très modestement. *A fortiori* — lorsqu'il s'agit d'un recueil aussi engagé, dans le bon sens du terme, que *Merci, mercati e scambi* — si ledit commentateur ne partage que partiellement l'idéologie et le vocabulaire des promoteurs de l'entreprise. Mais l'essentiel n'est-il pas la communauté profonde de préoccupations et d'intérêts intimement ressentie dans ce cas? C'est par elle que je me sens autorisé à souligner ce que je crois être les principaux acquis de ce volume (mais aussi, le cas échéant, à exprimer certaines réticences ou perplexités), à propos des contributions portant sur les diverses classes de matériel [3] et des conclusions qu'en tire A. Carandini [4].

Une simple constatation révèle d'emblée l'importance de cette recherche collective: c'est une des toutes premières fois — probablement *la* première fois — qu'est traité avec autant d'ampleur et de précision un tel ensemble de productions romaines non artistiques. En cela, *MMS* s'insère dans un courant de curiosité actuellement très vivace dont témoignent aussi, entre autres, les rencontres sur l'*instrumentum domesticum* romain [5], les recueils sur la céramique hellénistique et romaine [6], ou la naissance de revues comme *Figlina* [7] et *Opus* [8]. *MMS* ne prend en considération que la céramique et le vin — ce vin, dont l'importance dans les systèmes de production, les réseaux commerciaux, et aussi, aux points d'arrivée, dans l'idéologie et les moeurs, apparaît de plus en plus nettement. On peut regretter l'absence des productions métalliques [9], et surtout du verre, le grand, l'éternel absent: lacune d'autant plus déplorable que le verre est en termes de techniques appliquées à la vie courante la grande nouveauté de cette période et une des plus grandes de l'Antiquité tout entière, et qu'il ne tarde pas à prendre dans l'*instrumentum* romain, pour la production et la consommation, une place aussi considérable que méconnue [10].

Cela dit, la céramique est un indice particulièrement révélateur des changements qui se succèdent dans la fabrication et le commerce: dans la mesure où on peut la faire partout, et facilement, elle nous donne en effet la faculté de porter des jugements toutes choses égales par ailleurs. Elle n'exige ni installations complexes, ni techniques élaborées, ni, surtout, ces matériaux rares ou moins bien répartis que sont par exemple le sable à verre, le papyrus, les métaux. En

J.-P. Morel, 1980 = J.-P. Morel, ' Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande-Grèce ', dans *Antiquités Africaines* 15, 1980.

J.-P. Morel, 1981, a = J.-P. Morel, *Céramique campanienne: les formes*, Rome 1981.

J.-P. Morel, 1981, b = J.-P. Morel, ' Les producteurs de biens artisanaux en Italie à la fin de la République ', sous presse dans les Actes du colloque *Les bourgeoisies municipales italiennes aux IIe et Ier siècles av. J.-C.* (Naples 1981).

R. Rémondon, (1959) = R. Rémondon, ' Le monde romain ', dans *Histoire générale du travail*, I, *Préhistoire et antiquité*, Paris s.d. (1959).

[1] *Società romana e produzione schiavistica*, vol. I, *L'Italia: insediamenti e forme economiche;* et vol. III, *Modelli etici, diritto e trasformazioni sociali* (également publiés par A. Giardina et A. Schiavone), Rome-Bari 1981.

[2] Seminario internazionale di studio ' Forma di produzione schiavistica e tendenze della società romana: II a.C.-II d.C. Un caso di sviluppo precapitalistico ', organisé par l'Istituto Gramsci, Pise, Scuola Normale Superiore, 4-6 janvier 1979.

[3] Elles concernent successivement ' Produzione agricola, produzione ceramica e proprietari nell'« ager Cosanus » nel I a.C. ' (D. Manacorda); ' La distribuzione e i mercati [del vino] ' (C. Panella); ' La produzione della ceramica campana: aspetti economici e sociali ' (J.-P. Morel); ' La ceramica italica (terra sigillata) ' (G. Pucci); ' I vasi potori a pareti sottili ' (A. Ricci); ' Le lucerne nell'Italia romana ' (C. Pavolini); ' Le produzioni [di terrecotte architettoniche] dal IV al I a.C. ' (M. J. Strazzulla); ' Le antefisse fittili dal I al II d.C. ' (L. Anselmino); ' Le lastre Campana ' (S. Tortorella); ' La diffusione dell'opus doliare urbano ' (M. Steinby).

[4] ' Sviluppo e crisi delle manifatture rurali e urbane ' (dans *MMS*, pp. 249-260).

[5] Deux rencontres (Rome 1972; Naples 1973), dont la seconde a donné lieu à la publication du volume *L'instrumentum domesticum.*

[6] *Céramiques hellénistiques et romaines* (P. Lévêque et J.-P. Morel, éd.), Paris 1980. Un second volume est en préparation.

[7] *Figlina* 1, 1976, et suiv. (Documents du laboratoire de céramologie de Lyon et Publications de la Société française d'Etude des céramiques antiques en Gaule).

[8] *Opus, Rivista internazionale per la storia economica e sociale dell'Antichità* 1, 1982.

[9] Qui figurent pourtant dans *L'instrumentum domesticum,* avec des études de N. Valenza Mele sur ' Le lucerne bronzee del Museo Nazionale di Pompei ', et de A. Carandini sur ' Alcune forme di vasellame bronzeo conservate a Pompei e nel Museo Nazionale di Napoli '.

[10] Cf. J.-P. Morel, ' La ceramica e il vetro ', dans *Pompei 79* (F. Zevi éd.), Naples s.d. (1979), notamment pp. 255-261.

somme, l'évolution des faciès céramiques doit peu à la géographie, mais beaucoup à l'histoire. Il se trouve en outre que les produits céramiques exceptionnellement variés qui sont pris en compte dans *MMS* — amphores-emballages, vaisselle, lampes, matériaux de construction décorés ou non — tracent un panorama d'une ampleur inégalée à ce jour.

Ainsi se dessine dans ce livre un nouvel état de notre connaissance de la céramique romaine. Celle-ci fut d'abord subdivisée (mais ce « d'abord » traduit lui-même, en certains cas, une longue marche d'approche) en grands ensembles à peine structurés: les sigillées, les céramiques à vernis noir, les lampes républicaines ou impériales, les vases à paroi mince, etc. Puis des typologies se précisèrent. Les amphores étaient Dressel 1 ou 2/4, les campaniennes étaient A, B ou C, les sigillées étaient arétines, gauloises ou hispaniques. Cela s'est fait à des époques diverses selon les classes de matériel. On a pu affiner davantage ces classements, et répartir les Dressel 1 en A, B et C. Mais on pensait, cela acquis, avancer sur un terrain solide, au long de voies sans surprise. Ce fut l'ère des Dressel et des Dragendorff, des Lamboglia et des Benoit. Or tous ces cadres sont en train de craquer sous la pression de nouvelles connaissances, de nouvelles analyses, et ces typologies apparaissent déplorablement sommaires et pour tout dire peu utiles telles quelles. Les amphores Dressel 1, ou même Dressel 1 A ou 1 B, sont en fait, à leur tour, beaucoup plus ramifiées, si l'on tient compte de la multiplicité des lieux de production et des profils. Leur chronologie relative, d'autre part, ne peut plus être considérée comme une simple succession dans le temps [11], non plus, par exemple, que celle des campaniennes A et B (ces dernières se subdivisant à leur tour). On s'aperçoit que l'« arétine » n'a été faite qu'en partie à Arezzo; on découvre sans cesse de nouveaux ateliers de sigillée gauloise; et ainsi de suite pour les amphores Dressel 2/4 [12], pour les vases à paroi mince, pour les lampes... C'est cette remise en question effective, ou dans d'autres cas — ce qui laisse bien augurer de l'avenir — la conscience de sa nécessité [13], que reflète *MMS*. Et ce n'est pas son moindre prix. Mais ce remue-ménage révèle d'autre part une réalité trop proliférante pour être enserrée tout entière dans les mailles de nos théories. Nous sentons que ces théories, quelle que soit leur valeur, ne prennent souvent en compte — et c'est assez inévitable — que les faits les plus voyants, les productions les plus abondantes, les ateliers qui ont eu la chance d'être étudiés depuis longtemps. Pour certaines classes de matériel archéologique, elles laissent de côté d'amples pans de la réalité. Il est fatal qu'on ne puisse traiter en quelques dizaines de pages quatre siècles de productions méditerranéennes sans en négliger

[11] D. Manacorda, dans *MMS*, p. 11; voir aussi C. Panella, dans *MMS*, p. 66.
[12] Cf. par exemple C. Panella, dans *MMS*, p. 64.
[13] Cf. D. Manacorda, dans *MMS*, p. 22: « continuiamo a chiamare oggi con il termine ' greco-italiche ' [...] produzioni di anfore sicuramente non omogenee ».

quelque peu certains aspects: du moins convient-il de s'en souvenir au moment des conclusions.

Problèmes de la production

Systèmes de production

Ce qui distingue les époques économiques, ce n'est pas ce qu'on fait, mais comment on le fait: cette opinion de Marx, reprise par Carandini [14], est au coeur même du débat sur la société esclavagiste, ainsi que cette réflexion de Carandini lui-même selon laquelle il est moins éclairant d'étudier « *cosa* è lo schiavo » que « *come* si usa lo schiavo » [15]. Il se trouve que la céramique, privilégiée par *MMS*, se prête particulièrement à cette problématique, puisque sa présence est une *constante* de la civilisation antique (chaque région de l'antiquité classique a constamment produit de la céramique), constante sur laquelle se greffent les *modalités* significatives des divers systèmes de production.

Carandini distingue parmi ces derniers trois types [16], qui reflètent dans le domaine des biens manufacturés ce qu'est dans l'agriculture la différence entre petite propriété, villa esclavagiste et latifundium:

1) Système du petit artisanat, dominant jusqu'au III^e^ s. av. n.è.

2) Système de la manufacture urbaine esclavagiste, attestée surtout aux II^e^-I^er^ s. av. n.è., et déclinant ensuite.

3) Système des « grandi opifici », qui s'impose à partir de l'époque flavienne.

Comme toute typologie, celle-ci peut se voir substituer d'autres classifications qui, si elles sont simples, ne sauraient du reste pas plus qu'elle refléter totalement une réalité multiforme [17]. Mais la question n'est pas là: il s'agit plutôt de savoir si les catégories définies par Carandini ne soulèvent pas d'objection majeure. Passons sur le petit artisanat, encore qu'on voie s'y côtoyer, quant à la diffusion des produits tout au moins, des possibilités très diverses, sur lesquelles je reviendrai ultérieurement. Ce qui me gêne le plus ici, c'est l'opposition *chronologique* trop affirmée que Carandini établit entre ses systèmes 2 et 3, c'est-à-dire entre de nombreuses « officine di medie dimensioni » (expression corrigée quelques lignes plus loin, il est vrai, en « medio-grandi ») et des fabriques grandes et peu nombreuses, entre une habileté artisanale persistante et une totale décadence technique et artistique. Certes, cette habileté artisanale est confirmée pour la sigillée arétine, par exemple: mais celle-ci est un cas à part à de multiples

[14] *Archeologia e cultura materiale,* Bari 1975, p. 72.
[15] *MMS*, p. 250.
[16] *MMS*, pp. 255-259.
[17] Voir par exemple les quatre types d'artisanat que je distingue dans J.-P. Morel, 1976, pp. 310-311.

points de vue. Qu'en est-il en revanche de la campanienne A? *Dès le II^e s. av. n.è.*, l'atelier de la campanienne A parcourt l'itinéraire par lequel le système des « grandi opifici... fabbrica, in modo sempre più abitudinario ed alienato, delle merci sempre più tecnicamente ed artisticamente scadenti ». En d'autres termes, il convient, soit de regrouper les systèmes 2 et 3, soit — plutôt — de les distinguer selon un critère moins chronologique que ne le suggère Carandini. On trouve dans les propositions de ce dernier cette tendance à mettre tout à fait à part les II^e-I^er siècles av. n.è. qui, si suggestive soit-elle, et si juste dans ses grandes lignes, m'apparaît maintenant, précisément à la lumière de *MMS* et de sa riche moisson de documents, comme un peu plus contestable que je ne l'aurais cru naguère.

Statut des producteurs

Se demander qui, concrètement, fabriquait les objets, ou s'occupait de les faire fabriquer, c'est rencontrer tout d'abord le problème des marques de fabrique [18]. Elles sont relativement rares, et surtout elles nous apportent des renseignements très ambigus, puisque nous ignorons presque toujours qui elles désignent dans le processus de production: propriétaire de l'officine, gérant, chef d'atelier, ouvrier, ou, plus probablement, l'un ou l'autre selon le cas.

Ce qui frappe, notamment, c'est l'anarchie qui à nos yeux du moins semble présider à leur emploi à tous les niveaux, et pour laquelle nous ne pouvons que rarement suggérer une explication. Ainsi s'est-on demandé pourquoi, parmi les vases de bronze romains, seules les formes pourvues d'un manche étaient couramment marquées [19]: je serais tenté de répondre que c'est peut-être tout simplement parce que seuls les manches massifs et plats des casseroles pouvaient sans trop d'inconvénients supporter le choc violent d'un coup de poinçon qui, en revanche, eût endommagé la tôle bombée et mince des panses [20].

Mais il y a plus. Les marques n'apparaissent pas de préférence à certaines époques, ce qui, bien que difficilement explicable, présenterait encore les apparences d'une certaine logique. En fait, les marques apparaissent à des époques différentes selon les classes de matériel. La campanienne n'est guère timbrée que dans la seconde moitié du III^e s. av. n.è. (ou, dans une mesure bien moindre, autour du milieu du I^er s.) [21], tandis que les terres cuites architecturales ne le sont guère avant le courant du II^e s. av. n.è. [22]. Dans l'*opus doliare*, les marques sont rares sous Auguste [23], à l'époque même où elles fleurissent sur l'arétine.

[18] J'y reviens plus longuement dans J.-P. Morel, 1981, b.
[19] A. Carandini, dans *L'instrumentum domesticum*, p. 168.
[20] Cf. ma recension à *L'instrumentum domesticum* dans *Latomus* 39, 1980, 2, p. 506.
[21] J.-P. Morel, dans *MMS*, p. 85 et 95.
[22] M. J. Strazzulla, dans *MMS*, p. 191.
[23] M. Steinby, dans *MMS*, p. 243.

Cela posé, il serait intéressant de se demander si les timbres prolifèrent à des époques différentes, certes, mais correspondant pour les diverses classes de matériel à un stade analogue de leur développement. Je pense que la réponse serait négative. En fait, ce problème est compliqué par le rôle perturbateur que durent souvent y jouer des facteurs personnels ou éthiques que nous ne pouvons que difficilement évaluer [24].

Deux considérations s'entrecroisent quand on s'interroge sur la main d'oeuvre: son statut, son comportement (ou son utilisation). Carandini introduit à cet égard une distinction intéressante lorsqu'il note que dans le système du petit artisanat les producteurs se comportent en artisans, qu'ils soient libres ou esclaves [25]. Inversement on doit supposer que dans le système de la grande production de série les travailleurs se comportent en ouvriers, qu'ils soient esclaves ou, s'il leur arrive de l'être, libres. Autrement dit, il y a peut-être à cet égard deux distinctions qui se recoupent, et qui ne se recouvrent pas complètement, ou forcément: entre esclaves et libres d'une part, entre ouvriers et artisans d'autre part. Certes nous savons — ou plutôt nous sommes pratiquement sûrs — qu'après la fin du III^e s. av. n.è. les producteurs — ou plus exactement les exécuteurs matériels — sont esclaves *presque* toujours. Mais le sont-ils toujours? Dire que les grandes productions ressortissent au mode de production esclavagiste est vrai en gros, mais prendre cette expression au pied de la lettre et faire de leurs travailleurs toujours et partout des esclaves serait préjuger du statut d'ouvriers dont nous ignorons tout, à part le degré de standardisation que l'on attend de ce qui sort de leurs mains [26]. Que savons-nous après tout, par exemple, du statut des travailleurs dans la Naples du II^e s. av. n.è., dans les fabriques de campanienne A? C'est ce doute qui m'a fait parler pour cette dernière de production non artisanale, sans autre précision [27]: prudence que Carandini me reproche implicitement et amicalement [28], mais que pour ma part je maintiens, car renvoyer du système esclavagiste à des ouvriers considérés comme esclaves sans l'ombre d'une preuve, et inversement, me semblerait l'amorce d'un cercle vicieux.

Nature des grandes officines

L'idée fait son chemin depuis quelque temps, à propos de diverses fabrications, que l'antiquité classique a connu la juxtaposition géographique plutôt que la concentration industrielle, comme Cl. Mossé le remarquait déjà pour l'in-

[24] J'essaie d'en donner un aperçu dans J.-P. Morel, 1981, b.
[25] *MMS*, p. 255.
[26] Sur les problèmes de la standardisation, à propos des productions à vernis noir, cf. J.-P. Morel, 1981, a, pp. 489-494.
[27] *MMS*, p. 95.
[28] A. Carandini, *L'anatomia della scimmia. La formazione economica della società prima del capitale*, Turin 1979, p. 193; *Idem*, dans *MMS*, p. 256.

dustrie céramique à Athènes [29]. *MMS* fournit des indices *archéologiques* de ce phénomène, notamment pour la céramique arétine (on en connaît à Arezzo même 90 officines au moins) [30] et pour les lampes (entre la fin du I^er^ s. et le milieu du II^e^ s. de n.è. sont connus à Rome deux groupes de fabriquants d'un type donné de lampes, rassemblant chacun six entrepreneurs de la même *gens*) [31].

Mais ne peut-on supposer aussi des cas de concentration industrielle, et cela relativement tôt? C'est un peu le doute que j'exprimais ci-dessus en observant que les « grandi opifici » apparaissent probablement avant l'époque que leur assigne Carandini. Pour la métallurgie de Pouzzoles, caractérisée, à en croire Diodore [32], par une production aussi standardisée qu'abondante, cet auteur signale le rassemblement d'une foule de métallurgistes [33]. Juxtaposition géographique, pour le moins; mais pourquoi pas, aussi, concentration industrielle? Et rien n'empêche de penser qu'il en est aussi ainsi pour la campanienne A, dont nous ne connaissons à ce jour qu'une seule officine, située à Naples même [34].

En tout état de cause il est certain que des constellations ou des galaxies d'ateliers — nouvelle et intéressante notion — se regroupent, là où l'on peut les observer *dans le détail*, autour d'astres moyens, sinon de première grandeur. Reprenons les deux exemples précédemment mentionnés. A Arezzo, de nombreuses petites officines, dont nous connaissons parfois un seul esclave, contrastent avec les deux « géants » que sont Rasinius, avec 60 esclaves connus par des marques, et P. Cornelius, avec 57 esclaves connus [35]. Dans chacun des deux groupements de fabricants de lampes romains que j'ai évoqués, cinq petites officines gravitent autour d'une manufacture à gros débit [36]. Une fois de plus, par conséquent, nous rencontrons une situation qui interdit toute simplification.

Le phénomène des succursales est une variante, particulièrement intéressante et connue depuis peu, de cette problématique. Les grandes officines tendent à éclater et à se ramifier par souci d'efficacité, afin de raccourcir leurs lignes de communications. L'expemple le plus typique nous en est donné par les fabriques arétines, et notamment celle de Cn. Ateius, qui essaime vers Pise, puis vers

[29] Voir notamment Cl. Mossé, *Le travail en Grèce et à Rome,* Paris 1966, p. 96 et 100; F. Favory, 1974, pp. 96-100; Chr. Delplace, 1978, p. 69 et 73; J.-P. Jacob et H. Leredde, ' Un aspect de l'organisation des centres de production céramique: le mythe du « cartel » ', dans *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta* 21-22, 1982, pp. 89-94.

[30] G. Pucci, dans *MMS*, p. 102.

[31] C. Pavolini, dans *MMS*, p. 171.

[32] Diodore de Sicile, V, 13.

[33] *Idem, ibidem*: τινὲς ... τεχνιτῶν χαλκέων πλῆθος ἀθροίζοντες ...

[34] J.-P. Morel, dans *MMS*, p. 91.

[35] G. Pucci, ' La produzione della ceramica aretina. Note sull'« industria » nella prima età imperiale romana ', dans *DialAr* 7, 1973, pp. 266-267; *Idem,* dans *MMS*, pp. 102-103.

[36] C. Pavolini, dans *MMS*, p. 171.

Lyon, sinon même vers La Graufesenque [37]: ce qui bouleverse tout ce que nous croyions savoir des systèmes de production et de commercialisation. Il faut sans doute imaginer un transfert analogue de la part des verriers d'Alexandrie ou de Syrie, venus s'installer à Pouzzoles pour se rapprocher des clientèles italiennes. Mais on sait maintenant, grâce à l'étude des sigillées gauloises, que des ateliers relativement modestes ont pu aussi créer des succursales [38].

Ce phénomène est particulièrement facile à suivre lorsque nous disposons de moules qui voyagent et dont l'analyse minéralogique indique la provenance, et de marques sur des céramiques elles-mêmes analysables, grâce auxquelles nous reconstituons les déplacements des potiers ou des patrons. Il n'est donc pas surprenant que les sigillées à reliefs soient le domaine où l'étude des succursales ait fait récemment les progrès les plus sensibles.

On voit ainsi se dessiner autant de variantes, à l'intérieur d'un processus que R. Rémondon décrit en ces termes: « la solution définitive apportée au problème de l'accroissement de la production a été la juxtaposition d'industries locales éparpillées à travers tout l'Empire » [39]. « Variantes », ai-je dit: car lorsque cet éparpillement d'industries locales devient un essaimage de succursales, lorsqu'il résulte de la volonté décentralisatrice d'un unique entrepreneur, alors on peut estimer qu'un pas important a été franchi.

Toutefois, au moment même où G. Pucci décrit la fondation de succursales comme un phénomène de plus en plus intéressant pour l'arétine [40], M. Steinby signale qu'il est de moins en moins possible de penser, comme on le faisait naguère, que les officines romaines d'*opus doliare* ont établi des filiales ici ou là, et notamment en Afrique [41]. Une fois de plus, il apparaît nécessaire de proscrire toute hypothèse unilinéaire, toute simplification, tout schématisme.

Les rapports entre industrie et agriculture, entre villes et campagnes

C'est là un des domaines dans lesquels *MMS* nous apporte les suggestions les plus intéressantes.

Il y a quelques années, A. Carandini et ceux qui travaillaient autour de lui professaient en substance que l'artisanat ne peut s'envisager qu'en rapport avec l'agriculture [42]. S'il s'agit de suggérer par là que dans l'antiquité l'artisanat

[37] Cf. notamment Chr. Delpace, 1978, p. 58, avec les références; et plus brièvement G. Pucci, dans *MMS*, p. 107. Les informations concernant La Graufesenque sont inédites.

[38] Exemples: Montans (Th. Martin, ' L'atelier de Valery (Tarn): ses rapports avec ceux de Montans ', dans *Figlina* 1, 1976, pp. 9-10) et Luxeuil (M. Lutz, ' La puissance attractive de l'Est ', dans *Céramique en Gaule romaine*, ' Les dossiers de l'archéologie ', 9, 1975, p. 54), ainsi que Rheinzabern, atelier nettement plus important (*Idem, ibidem,* p. 58).

[39] R. Rémondon, (1959), p. 336.

[40] *MMS*, p. 107.

[41] *MMS*, p. 244.

[42] Cf. A. Carandini, ' Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale ', dans ' Studi Miscellanei ', 15, 1970, pp. 97-119, *passim*; G. Pucci, dans ' Dibattito

n'est qu'un aspect relativement mineur d'une économie dont l'agriculture constitue l'élément principal, on ne peut qu'être d'accord. Mais s'il s'agit de ne voir dans l'artisanat antique et notamment romain, partout et toujours, qu'un sous-produit de l'agriculture, alors cette position me semble excessive.

Il est hors de doute, certes, que les conteneurs pour l'agriculture représentent une part importante des productions céramiques. Il est hors de doute que les produits artisanaux sont souvent exportés en compagnie de produits agricoles qui constituent l'essentiel des cargaisons et qui réduisent presque à néant leur prix de transport (avec toutefois des exceptions notables, lesquelles nous posent des problèmes que nous ne savons pas encore résoudre. La céramique attique à vernis noir, céramique sans grande valeur propre, était-elle exportée en compagnie de produits agricoles, et lesquels? Et, pour revenir à des faits italiens et à l'époque qui nous intéresse, il n'est pas sûr que dès la première moitié du II[e] s. av. n.è. les exportations de vin d'Etrurie, du Latium, de Campanie, aient constitué la part *prédominante* d'un commerce dont les quantités considérables de campanienne A exportées alors vers la Gaule et surtout l'Afrique n'auraient été qu'un épiphénomène). Il est hors de doute, enfin, qu'il faut prendre au sérieux les passages du *Digeste* et les témoignages archéologiques qui attestent que les *villae* et les *latifundia* ont été des centres de productions artisanale, pour les amphores, les tuiles et briques, le textile [43]. Mais, là encore, il faut sérier les problèmes. Les farbiques d'amphores étaient en règle générale localisées dans les campagnes ou de petites agglomérations, à proximité de leurs principaux clients (et accompagnées le cas échéant d'ateliers de tuiles et briques à usage local). D. Manacorda l'a montré avec éclat pour la région de Cosa [44], et d'autres collègues pour les régions de Terracine et de Sinuessa, pour Apani près de Brindisi, pour Ischia [45]. Mais cela ne suffit pas pour régler sans autre forme de procès par la négative le problème de l'artisanat *urbain*, ni celui d'une certaine indépendance de l'artisanat par rapport à l'agriculture. Or j'observe à cet égard un changement significatif, qui se traduit par des prises de position plus nuancées, et à mon avis plus raisonnables. A propos de la trouvaille d'un moule pour sigillée dans le centre de Pise, G. Pucci écrit: « si potrebbe *forse* inferire che la lavorazione dei vasi, e a fortiori la loro cottura avvenivano in un quartiere urbano » [46]. A. Carandini admet « il notevole grado di autonomia raggiunto dal lavoro ' non-agricolo ' rispetto a quello ' agricolo ' », et « l'autonomizzazione *relativa* della vita lavorativa cittadina » [47]. Même les fours d'amphores et autres fabriques analogues des II[e]-I[er]

sull'edizione italiana della « Storia economica del mondo antico » di F. Heichelheim ', dans *DialAr* 7, 1973, 2-3, p. 355: « L'artigianato si può, anzi si deve sempre vedere in rapporto all'agricoltura »; voir aussi A. Carandini, *ibidem*, pp. 321-322.

[43] Cf. J.-P. Morel, 1976, pp. 284 et 299-300.

[44] *MMS*, pp. 47-49.

[45] Cf. J.-P. Morel, 1981, b, avec les références.

[46] *MMS*, p. 115.

[47] *MMS*, p. 257 et 260.

s. av. n.è., selon D. Manacorda, « attuano una separazione *di fatto* dell'organizzazione del lavoro artigianale da quello agricolo, e *sembrano come preludere* ad una autonomia di quest'attività da quelle più specificamente agricole » [48]. On notera la prudence — que pour une fois je dirais excessive — de ces formulations dont j'ai souligné quelques termes caractéristiques. Mais ce qui compte, c'est l'évolution qu'elles révèlent par rapport à un passé récent où il allait presque de soi que la production manufacturière ne pouvait être qu'un appendice de l'agriculture, et dépendait totalement de la propriété foncière [49]: tandis qu'on parle maintenant du « sistema della manifattura urbana schiavistica » [50].

Evolution sensée et, me semble-t-il, nécessaire. Personne ne songe à nier que les propriétaires d'ateliers ont le plus souvent pu posséder des terres, produire et commercialiser du vin ou de l'huile. Mais est-ce toujours vrai, est-ce forcément vrai? Ce que je constate, c'est que, amphores exceptées — et nous avons vu pourquoi — tous les grands ateliers du système esclavagiste que l'on connaît *réellement* sont localisés dans des villes: ce qui devrait aller presque de soi, si l'on n'en avait douté aussi souvent. Il en est ainsi pour la campanienne A à Naples, une pseudo-campanienne B à Calès, la sigillée à Arezzo, à Pouzzoles, à Pise et à Lyon, les colorants (et probablement le verre) à Pouzzoles encore.

S'il en est ainsi, doit se poser à plus forte raison la question de savoir si Rome-ville a possédé des ateliers, ainsi que de déterminer quelle part elle a prise dans les productions artisanales de l'Italie et quelle part les productions artisanales ont prise dans l'économie de Rome. Cette part est en règle générale tenue pour nulle ou négligeable, ou passée sous silence: de la même façon qu'on a dénié à la Rome médio-républicaine toute capacité sérieuse de production artistique et artisanale, jusqu'au jour où une réflexion collective a fait justice de cette opinion erronée [51]. Ce n'est pas autrement que l'*Urbs* de la fin de la République et du début de l'Empire est décrite comme gros centre de consommation plutôt que comme gros centre de production [52]. Et pourtant... Les *figlinae* romaines de terres cuites architecturales exportaient dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres [53]. Rome était en grande partie autosuffisante en *opus*

[48] *MMS*, p. 47.

[49] Contre cette opinion, et sur la possibilité qu'ait existé une « bourgeoisie industrielle », cf. J.-P. Morel, 1981, b; voir aussi *Idem*, 1976, pp. 320-321

[50] A. Carandini, dans *MMS*, p. 255.

[51] *Roma medio repubblicana. Aspetti culturali di Roma e del Lazio nei secoli IV e III a.C.*, Rome 1973; et ma recension dans *RA* 1976, 2, pp. 358-359.

[52] M. Steinby, dans *MMS*, p. 239; voir aussi M. I. Finley, ' The Ancient City: from Fustel de Coulanges to Max Weber and Beyond ', dans *Comparative Studies in Society and History* 19, 1977, 3, p. 326.

[53] S. Tortorella, dans *MMS*, p. 225.

doliare, même à l'époque de son développement urbain le plus intense [54]. Et c'est à peu près sûrement à Rome qu'était située la plus grande fabrique de lampes antiques que l'on connaisse, celle de C. Oppius Restitutus, active vers 80-120 de n.è. [55]. Ce sont autant d'indications éparses, mais significatives, que nous donne *MMS*: elles incitent, avec d'autres données que j'ai précédemment énumérées, à se défaire du préjugé selon lequel Rome, et plus généralement les villes, n'auraient pris que peu de part à l'imposante production manufacturière de la fin de la République et du début de l'Empire.

Problèmes du commerce

On revient de très loin en ce qui concerne la connaissance des courants commerciaux du monde romain. Il y a à peine plus d'un demi-siècle, T. Frank estimait, non sans étonnement du reste, que la Rome *d'après la seconde guerre punique* (j'y insiste) avait manifesté à l'égard du commerce « an unconcern almost incredible » [56]! On sait maintenant ce qu'il en est à cet égard: dans l'Italie centrale tyrrhénienne et en Sicile orientale, c'est bel et bien la domination de Rome qui a donné aux exportations un coup de fouet décisif, et cela précisément à partir de la seconde guerre punique [57]. Peu d'ouvrages contribuent autant que *MMS* à préciser les modalités de ce commerce, ou à nous faire prendre conscience des problèmes que soulève son étude.

Antiquité et histoire quantitative

Les cartes de répartition qui jalonnent *MMS*, et en constituent une des caractéristiques, laissent souvent insatisfait, dès lors qu'elles ne comportent pas d'indications numériques — j'entends par là, à tout le moins, des ordres de grandeur —, et qu'un point peut y représenter un tesson isolé aussi bien que des milliers d'objets. Je ne suis même pas convaincu qu'elles soient mieux que rien. Dans deux domaines que je connais un peu — les exportations étrusques aux VII[e]-VI[e] siècle, et la diffusion de la campanienne A —, des cartes de ce

[54] M. Steinby, dans *MMS*, p. 239, écrit de façon assez ambiguë que « Roma era solo in parte autosufficiente ».

[55] C. Pavolini, dans *MMS*, p. 170, reste prudent à cet égard, mais donne en note des arguments très forts en ce sens.

[56] T. Frank, *An Economic History of Rome,* 2e éd., Baltimore 1927, p. 116.

[57] J.-P. Morel, dans *La Magna Grecia nel mondo ellenistico,* ' Atti del IX Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 1969) ', Naples 1970, pp. 117-118; *Idem*, ' *La Sicile dans* les courants commerciaux de la Méditerranée sud-occidentale, d'après la céramique à vernis noir ', dans « *Philias charin* », *Miscellanea in onore di Eugenio Manni,* Rome 1979, pp. 1564-1566; *Idem,* ' The Transformations of Italy (300-133 B.C.): the Evidence of Archaeology ', à paraître dans la nouvelle édition du vol. VIII de la *CAH*.

genre fausseraient complètement les données, en dissimulant que ces produits sont beaucoup plus abondants sur les sites côtiers ou proches des côtes que sur les sites de l'intérieur, et beaucoup plus abondants dans certaines régions littorales que dans d'autres, et cela dans des proportions parfois tout à fait considérables.

Au degré d'exigence où en sont maintenant parvenues les recherches sur l'économie antique, l'histoire et l'archéologie ont absolument besoin de données quantitatives, et je crois qu'il faut toujours renvoyer sur ce point aux critiques salubres de Finley [58]. Chercher pour l'économie antique des données quantitatives, absolues ou relatives, précises ou nous donnant seulement un ordre de grandeur, est une tâche presque toujours ardue, mais non désespérée. Qu'il s'agisse des cas précédemment évoqués (exportations étrusques, campanienne A), des exportations de céramique depuis la Grande Grèce aux IV[e]-III[e] s., du négoce du vin romain, des programmes architecturaux d'Athènes ou des villes grecques d'Italie et de Sicile — pour ne citer que quelques exemples récents —, la preuve a été faite qu'on peut avancer des chiffres significatifs, ou au moins raisonner toutes choses égales par ailleurs [59]. Les publications de fouilles sont souvent utilisables à cette fin, fussent-elles un peu anciennes. On peut observer du reste que la fin du XIX[e] siècle et le début du XX[e] siècle font preuve à cet égard d'une précision qui s'est souvent perdue au cours de la période suivante, et qui commence seulement à réapparaître depuis deux ou trois décennies [60]. Il importe d'accentuer cette réhabilitation de l'histoire quantitative du monde antique, sans se limiter aux données des textes et des inscriptions, dont nous pouvons tenir pour assuré qu'elles passent sous silence certains secteurs, parmi les plus importants, de l'économie romaine. Malgré les réserves précédemment exprimées, *MMS* offre d'ailleurs des exemples éclatants de cette préoccupation, depuis un merveilleux graphique sur les importations amphoraires d'Ostie réparties par époques et par provenances [61] jusqu'à des données chiffrées sur les lampes de Celsus [62] ou au

[58] M. I. Finley, *L'économie antique,* Paris 1975, pp. 37-38.

[59] Cf. J.-P. Morel, ' Le commerce étrusque en France, en Espagne et en Afrique ', dans *L'Etruria mineraria*, ' Atti del XII Convegno di Studi etruschi e italici (Firenze-Populonia-Piombino 1979) ', Florence 1981, pp. 463-508; *Idem*, 1978, p. 167; *Idem*, dans *MMS*, p. 88; *Idem*, 1980, pp. 29-75; A. Tchernia, ' Le vin italien en Gaule à la fin de la République ', dans (P. Garnsey, K. Hopkins, C. R. Whittaker, éd.), *Trade and Traders*, à paraître; R. Martin, ' Aspects financiers et sociaux des programmes de construction dans les villes grecques de Grande Grèce et de Sicile ', dans *Economia e Società nella Magna Grecia*, ' Atti del XII Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto 1972) ', Naples 1973, pp. 185-205; M. I. Finley, ' The Fifth-Century Athenian Empire: a Balance-Sheet ', dans (P. Garnsey et C. R. Whittaker, éd.), *Imperialism in the Ancient World,* Cambridge 1978, p. 113.

[60] Exemplaires sont à cet égard, à deux époques diverses et selon des critères différents, A. Pasqui, ' La villa pompeiana della Pisanella presso Boscoreale ', dans *MonAnt* 7, 1897, coll. 397-554; et N. Lamboglia, *Gli scavi di Albintimilium e la cronologia della ceramica romana. Parte prima. Campagne di scavo 1938-1940,* Bordighera 1950.

[61] C. Panella, dans *MMS*, pp. 68-69.

[62] C. Pavolini, dans *MMS*, p. 176.

« ridimensionamento » des exportations d'*opus doliare* de Rome vers l'Afrique [63]. Bref, il est nécessaire d'éviter, lorsqu'on le peut — et on le peut souvent — des formulations aussi vagues que « il y a », « est attesté », « sont présents », et de distinguer les courants commerciaux massifs et réguliers d'échanges sporadiques et de simples transports d'objets: cette préoccupation, malgré les difficultés auxquelles elle peut se heurter, laisse rarement d'être rentable en termes d'approche historique.

Rapports entre producteurs et négociants

Les rapports entre la production et le commerce restent très mal connus: nous manquons à tel point de données nouvelles sur ce problème qu'il est à peine évoqué par *MMS*. Même dans le cas privilégié de l'*opus doliare*, où les timbres fournissent des éléments d'appréciation que souvent nous n'avons pas ailleurs, on ignore le rôle exact des *negotiatores* par rapport aux propriétaires de *figlinae* et aux *officinatores* [64].

D'une façon générale, on peut se demander si l'exportation massive de certains produits manufacturés, telle qu'on la pratique en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire, implique un haut degré d'organisation en ce sens des manufactures *elles-mêmes* [65], ou si ce sont les *negotiatores* qui se chargent de prospecter et d'exploiter les marchés et qui sont en définitive les maîtres du jeu. La réponse doit être évidemment nuancée: la création de succursales par les fabricants arétins prouve en effet que ceux-ci étaient sensibles aux problèmes posés par la diffusion de leurs produits. Mais dans l'ensemble je ne serais pas loin de pencher pour la seconde hypothèse, et de considérer comme largement légitime l'expression de « sistema *mercantile* a base schiavistica » par laquelle A. Schiavone caractérise la période qui nous intéresse, expression critiquée par A. Carandini parce qu'elle relègue au second plan l'aspect productif [66]. Elle a au moins le mérite de souligner le rôle éminent que jouèrent dans le développement du système esclavagiste romain l'apparition de nouveaux débouchés et les initiatives d'une classe marchande qui sut imposer sur les marchés les plus lointains des produits souvent dépourvus de valeur propre, grâce à un « groupage » rationnel, à des conditions de transport que nous commençons à bien connaître, et à des rapports avec la clientèle dont le détail nous échappe encore totalement. Le rôle incitateur des marchands ressort du texte de Diodore sur les ateliers métallurgiques de Pouzzoles, qui distingue clairement les *emporoi*

[63] M. Steinby, dans *MMS*, p. 245.

[64] Cf. M. Steinby, dans *MMS*, p. 239.

[65] Comme le suggère E. Lepore, ' Per la storia economico-sociale di Neapolis ', dans *Par Pass* 25-27, 1952, p. 313.

[66] A. Schiavone, ' Classi e politica in una società precapitalistica. Il caso della Roma repubblicana ', dans *Quaderni di Storia* 9, gennaio-giugno 1977, p. 44; A. Carandini, dans *MMS*, p. 249.

des fabricants [67]. Il apparaît en tout cas que la croissance des grands ateliers dont les produits nous sont le mieux connus est indissociable de leur explosion commerciale, ou, encore, que le développement manufacturier est conditionné par la possibilité d'une expansion commerciale [68].

Valeurs d'usage, valeurs d'échange

La distinction entre ces deux catégories revient à maintes reprises dans *MMS*, où la seconde est parée, par opposition à la première, de tous les prestiges d'une économie développée. Dans un autre cadre, cette distinction a été aussi très clairement établie par J.-P. Vernant, qui oppose l'*oikonomia* — économie agricole, à court rayon d'action, autarcique, introvertie, associée à un artisanat traditionnel orienté vers la consommation — à la chrématistique — économie à grand rayon d'action, extrovertie, caractérisée par un commerce évolué et actif, des échanges par mer, en vue de profits personnels [69].

Tout cela peut être admis dans ses grandes lignes, mais dans ses grandes lignes seulement. Une dichotomie aussi rigide laisse en fait échapper des aspects importants de l'économie antique. Par exemple, en ce qui concerne le commerce des céramiques, il me semble que l'on peut distinguer pour l'antiquité classique cinq cas de figure très différents entre eux, et cela à condition de ne pas exiger de la théorie qu'elle se modèle de trop près sur une réalité autrement bigarrée [70]:

1) Diffusion, dans un rayon très restreint (de l'ordre de quelques kilomètres, rarement plus) de quantités de céramique qui peuvent être selon le cas faibles ou importantes. C'est peut-être la situation dont on parle le moins, mais c'est de loin la plus fréquente, même lorsqu'il s'agit de produits relativement élaborés [71].

2) Diffusion de quantités très faibles, mais parfois à grande distance aussi bien qu'à proximité (exemple: la céramique de Calès).

3) Diffusion en grande quantité, mais limitée pour l'essentiel à un rayon de quelques dizaines de kilomètres (exemple: la céramique de Gnathia).

[67] Diodore de Sicile, V, 13.

[68] Cf. J.-P. Morel, 1978, p. 157.

[69] J.-P. Vernant, *Mythe et société en Grèce ancienne,* Paris 1974, pp. 18-19.

[70] Cf. J.-P. Morel, ' La céramique comme indice du commerce antique (réalités et interprétations) ', dans ' Eighth International Economic History Congress (Budapest 1982) ', Theme B 12, *Trade in Staples in Antiquity* (*Grece and Rome*), Budapest 1982, pp. 74-75.

[71] Par définition, les exemples, ici, seraient innombrables. Contentons-nous de citer un des derniers sur lesquels on ait attiré l'attention, celui de ces gobelets du type « Aco », fabriqués à Cosa, qui n'ont pratiquement pas été diffusés hors de ce site. Cf. M. T. Marabini Moevs, ' Aco in Northern Etruria: the Workshop of Cusonius at Cosa ', dans *MAAR* 34, 1980, pp. 231-280.

4) Diffusion en quantités importantes, pour l'essentiel dans un rayon d'une centaine de kilomètres, mais avec des prolongements plus lointains — notamment outre-mer — en quantités encore notables (exemples: le bucchero étrusque, l'atelier des petites estampilles, la campanienne C).

5) Diffusion de quantités importantes, parfois immenses, dans des régions aussi bien très lointaines que proches (exemples: la céramique attique à vernis noir, la campanienne A, certaines sigillées claires).

Si l'on peut admettre que dans ce tableau la limite entre les formes d'économie proprement esclavagistes et les autres passe entre les quatre premières catégories et la cinquième, il n'en reste pas moins que nous devons rester vigilants devant toute tentation manichéiste. Je souhaite en particulier insister sur deux points:

1) N'oublions jamais que les échanges à court rayon d'action, du moins pour les produits artisanaux faciles à fabriquer, sont la règle absolue, par rapport à laquelle les autres systèmes de commercialisation ne sont que des exceptions: et cela, même en Italie, même à la fin de la République. Quiconque s'intéresse par exemple à la céramique à vernis noir en fait l'expérience quotidienne.

2) Il faut souligner l'importance d'une des catégories intermédiaires entre le consommation proprement locale et la diffusion « universelle »: la troisième du tableau ci-dessus, celle que j'appellerais des *échanges à proximité*. Dans ce cas de figure, des produits qui ne sont pas répandus au loin, et en particulier ne sont pratiquement pas exportés par mer, n'en font pas moins l'objet, dans les limites d'une région, d'une diffusion assez considérable. J'ai cité à cet égard la céramique de Gnathia; on pourrait évoquer aussi les productions à figures rouges italiotes, la céramique de Malacena, ou la céramique d'El Aouja. Cette catégorie de commerce présente en général la particularité de s'accompagner d'une notable qualité artistique des produits, et d'une prospérité certaine de la région concernée, ce qui du reste ne va pas sans équivoques. C'est là par exemple un problème bien perceptible en Grande Grèce lors de la première période hellénistique. La prospérité de cette région, la qualité et la quantité des céramiques qu'elle fabriquait, pourraient faire penser — ont souvent fait penser — qu'elle exportait au loin, en grand nombre, des produits artisanaux. Il n'en est rien[72]: on a à faire en ce cas à une forme intermédiaire d'échanges, qui a bien peu à voir avec celles, propres au système esclavagiste, qui apparaîtront en Italie aux deux derniers siècles avant notre ère.

En d'autres termes, la distinction entre une économie fondée sur les biens d'usage, et comme telle autarcique et repliée sur elle-même, d'une part, et d'autre part une économie fondée sur les biens d'échange, est insuffisante, voire inadéquate, dès lors que les critères qui servent à definir le « valore d'uso » sont sa diffusion géographiquement limitée et le comportement artisanal de ses fabriquants[73]. Car à certaines époques, des produits qu'il faudrait considérer, selon ces critères, comme des « valori d'uso » n'en font pas moins l'objet d'un commerce considérable qui, sans être au long cours, dépasse nettement l'échelon « local » et interdit de voir en eux, purement et simplement, des biens d'usage. Il y a là une problématique qui mérite réflexion et approfondissement. Ce qui reste vrai, en revanche, c'est que la période considérée par *MMS* tend à faire disparaître les types intermédiaires et à tirer le commerce méditerranéen vers les deux extrémités du spectre des possibles: et c'est précisément une de ses singularités.

72 Cf. J.-P. Morel, 1980, pp. 72-75.

Les clients, la demande

A peine effleuré dans *MMS*, le problème du rôle des clients dans l'évolution des échanges serait digne d'un meilleur sort. Le cas le mieux connu est celui des clientèles militaires, dont a récemment été souligné l'impact dans la diffusion des céramiques sigillées ou des lampes à huile hors de l'Italie[74]. Les militaires, surtout s'ils sont établis en concentrations stables (et on sait à cet égard ce qu'il en est du *limes*), représentent une clientèle potentielle particulièrement susceptible d'infléchir et d'orienter le commerce par son nombre, par sa répartition géographique, par son pouvoir d'achat en numéraire, par ses goûts et ses exigences propres. Si cette problématique apparaît bien peu dans *MMS*[75], d'autres genres de demande y sont pris en compte. Ainsi S. Tortorella voit dans la raréfaction des *domus* de type traditionnel l'une des causes du déclin de la production des terres cuites architecturales en Italie[76]. A l'autre extrémité de la période considérée, le rôle des clientèles est bien visible dans certaines productions des IV^{e}-III^{e} siècles avant notre ère, où l'on décèle de multiples signes d'un rapport direct entre producteurs et acheteurs. C'est net dans la céramique à vernis noir de l'Italie centrale: vases portant des inscriptions faites pour un individu, une collectivité, un sanctuaire; achat par un client de petits groupes de vases assortis; souci des ateliers à diffusion locale de signer leurs produits[77]. M. J. Strazzulla a

73 Ce sont les critères retenus par A. Carandini, dans *MMS*, p. 255.

74 Voir surtout, à ce sujet, C. M. Wells, ' Manufacture, Distribution and Date: Some Methodological Considerations on the Dating of Augustan Terra Sigillata ', dans *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta,* 17-18, 1977, pp. 132-140; *Idem,* ' L'implantation des ateliers de céramique sigillée en Gaule. Problématique de la recherche ', dans *Figlina* 2, 1977, pp. 1-11; P. Middleton, ' The Army Supply in Roman Gaul: an Hypothesis for Roman Britain ', dans ' BAR British Series ', 73, 1979 (= *Invasion and Response: the Case of Roman Britain*), pp. 81-97; A. Leibundgut, *Die römischen Lampen in der Schweiz. Eine kultur- und handelsgeschichtliche Studie*, Berne 1977 (et notre recension dans *Gnomon* 51, 1979, 8, pp. 821-823).

75 Cf. G. Pucci, dans *MMS*, p. 107; C. Pavolini, dans *MMS*, pp. 166-167.

76 S. Tortorella, dans *MMS*, p. 223.

77 Sur ces divers points, cf. J.-P. Morel, ' Etudes de céramique campanienne. I. L'atelier des petites estampilles ', dans *MélRome* 81, 1969, p. 115; *Idem,* dans *MMS,* pp. 85-86; *Idem,* 1981, b.

en outre attiré l'attention sur des officines de terres cuites architecturales travaillant sur commande pour un temple donné et lui assurant en quelque sorte un service après-vente, grâce au dépôt dans ce temple des moules correspondant [78].

Ce que l'on connaît moins à cet égard, c'est la période intermédiaire, et notamment les deux derniers siècles de la République: en grande partie, précisément, parce que c'est alors qu'atteint son paroxysme la rupture entre les producteurs et les clients qui est une des caractéristiques du mode de production esclavagiste, et que les uns et les autres se trouvent le plus séparés dans l'espace ou en tout cas dans les circuits commerciaux. En ce cas, l'enquête, qui reste entièrement à faire, devrait concerner les *modes de consommation* des produits manufacturés: quantités possédées par les clients, diversité ou monotonie des assortiments, durée de vie des objets, réparations, usages... S'il y a, dans certaines situations significatives, éloignement entre les producteurs et les clients, il ne peut y avoir un hiatus considérable entre les clients et les négociants qui leur font parvenir les produits: le problème est alors de savoir dans quelle mesure, par cette voie indirecte, la demande de la clientèle exerce, ou n'exerce pas, quelque influence sur la production. Bref, il importe d'étudier la consommation des oppida gaulois ou espagnols, des sites numides ou puniques, où se recrute alors en grande partie la clientèle de la vaisselle et du vin italiens.

C'est encore à partir de l'attitude et des motivations du client, du commanditaire, que je serais tenté de nuancer l'assimilation esquissée par Carandini entre les constructions (par exemple l'*opus caementicium*) et les produits manufacturés proprement dits, en tant que constituant deux aspects du « sistema della manifattura urbana schiavistica » [79]. Le bien-fondé de ce rapprochement me paraît évident [80]. Toutefois, dans le cas de l'« edilizia », le client est en général singulièrement plus présent, et plus exigeant, que pour la campanienne A ou les outils de fer de Pouzzoles. Il y a là une différence capitale qui ne peut pas ne pas se refléter dans les méthodes de production ou dans la mentalité des entrepreneurs. La *lex parieti faciendo* de Pouzzoles [81] concerne une construction en *opus incertum*, c'est-à-dire le type d'appareil architectural que l'on assimile le plus volontiers aux produits manufacturés du système esclavagiste: et pourtant ce cahier des charges tâtillon ne laisse aucune initiative à l'entrepreneur et aux maçons, et réserve toute décision au commanditaire. C'est là que trouve sa limite la comparaison entre l'ouvrage ainsi construit et un quelconque produit artisanal, sur lequel, dans le système de la fabrication de masse, le client n'a aucun droit

[78] M. J. Strazzulla, dans *MMS*, p. 191.

[79] *MMS*, pp. 255-256.

[80] Cf. J.-P. Morel, ' Typologie, culture matérielle, histoire: l'exemple de la céramique campanienne ', dans *Bull. de la Soc. Française d'Archéol. Classique* 14, 1980-1981, p. 25 = *RA* 1982 1, p. 187; *Idem*, dans *MMS*, p. 97.

[81] *CIL* I², 577 = X, 1781.

de regard, et qu'il ne peut influencer que par les voies lentes et détournées de la demande ou du refus collectifs.

Vue d'ensemble: zones et périodes

Chacun des auteurs de *MMS* a été tenté de proposer, a tenté de proposer, pour la matière dont il traitait, une articulation spatiale ou temporelle: autant de données éparses d'où se dégagent, le livre refermé, quelques idées générales.

Différenciation régionale

La « géographie du mode de production esclavagiste » [82] telle que la dessine *MMS* touche après touche laisse apparaître trois faits saillants:

1) Aux II^e^ et I^er^ siècles avant notre ère, le système esclavagiste de production est concentré sur la côte tyrrhénienne centrale et dans son arrière-pays immédiat: de Cosa à Paestum, est-il suggéré à plusieurs reprises [83], ou peut-être plus précisément, par un double décalage vers le Nord, de l'Arno (que l'on songe à la campanienne B et, à l'extrême fin de cette période, à l'atelier pisan de sigillée) au golfe de Naples (il n'y a vraiment plus grand chose de significatif au Sud de Pompéi).

2) La Grande Grèce profonde — Calabre, Apulie, Lucanie — est comme rayée des cartes de distribution des « merci di scambio ». Il est hors de doute que, sauf exception — car il y a des exceptions, comme Copia, qui reçoit beaucoup de campanienne A, comme Brindisi, qui exporte beaucoup d'huile —, les sites de cette région, fussent-ils côtiers, ne participent qu'à peine aux courants d'échange à grande distance qui irriguent alors les sites de la Sicile ou de la côte tyrrhénienne centrale.

3) Le système de production esclavagiste italien apparaît comme non exportable, ou en tout cas non exporté. Il n'est pas exporté en Gaule (sinon dans les succursales lyonnaises de la sigillée arétine, dont les méthodes, du reste, ne firent pas tache d'huile) [84], ni en Afrique. Il ne l'est pas, même, en Italie du Nord, où G. Pucci pense que continuent à prédominer absolument les « petits artisans indépendants » [85].

[82] Pour reprendre l'expression de G. Pucci, dans *MMS*, p. 110, et de E. Lepore, 1981, pp. 79-85.

[83] Voir, pour les antéfixes, L. Anselmino, dans *MMS*, p. 211 (« tra l'*ager Cosanus* e il territorio di Paestum »); pour les plaques Campana, S. Tortorella, dans *MMS*, p. 223 (« nel territorio che va dall'*ager Cosanus* fino al *sinus Paestanus* »).

[84] Cf. F. Favory, 1974, pp. 100-101: Chr. Delplace, 1978, pp. 63-64 et 69-70; G. Pucci, dans *MMS*, p. 121.

[85] *MMS*, p. 110.

Périodisation: étapes, ruptures, crises

MMS est un révélateur impitoyable du simplisme des schémas que nous employons lorsque nous périodisons l'histoire économique: car les crises qui touchent les diverses productions céramiques interviennent à des époques très diverses, pour les vases à paroi mince au milieu du I^er^ s. de n.è., pour les lampes à l'époque de Domitien, pour les plaques Campana à l'époque antonine, de même que pour les sigillées italiques dans leur ensemble (après une première crise qui dans la première moitié du I^er^ siècle touche les sigillées arétines et assimilées) [86].

A tout le moins, l'accord semble s'être fait sur un point: l'effet de rupture de la seconde guerre punique. Or ce n'est pas le moindre paradoxe de *MMS* que de faire apparaître cette opinion, grâce à la documentation inégalée que recueille ce livre, comme à la fois insuffisante et excessive. Insuffisante, dans la mesure où la céramique à vernis noir connaît aussi d'autres ruptures en ce qui concerne l'apparition ou la disparition d'ateliers exportateurs: brusque expansion à la fin du IV^e^ s., brusque repli au début de la première guerre punique [87]. Excessive, d'autre part, car on ne peut guère parler de bouleversement lors de la seconde guerre punique qu'à propos de la campanienne A, qui, c'est vrai, explose littéralement à cette époque, dans un marché qui désormais englobe toute la Méditerranée occidentale. Mais qu'en est-il pour d'autres séries manufacturées de la période républicaine tardive? Ce n'est pas à l'époque de la seconde guerre punique que commencent les amphores Dressel 1, ni les lampes à décor radial, ni les poteries à paroi mince, ni les campaniennes B ou C — toutes productions caractéristiques de nouvelles techniques, de nouveaux goûts, de nouvelles habitudes de production, de consommation ou de commerce, toutes productions qui, à des degrés divers, furent diffusées elles aussi abondamment et parfois très loin. Elles apparaissent postérieurement à la seconde guerre punique, tandis que les amphores gréco-italiques, elles, étaient apparues antérieurement. D'où la nécessité, une fois de plus, de nuancer nos appréciations, et, en l'occurrence, de souligner l'effet de rupture qu'exerça aussi l'époque gracchienne — pour l'art et pour l'architecture comme pour la production artisanale, du reste.

De ces considérations ressort aussi le caractère exceptionnel de la campanienne A parmi les produits manufacturés dont la période considérée nous a laissé des traces archéologiques. Seule, en effet, elle pousse à leur paroxysme certains traits de la marchandise « esclavagiste » — production dans un centre unique, sans succursale; fabrication très standardisée et totalement anonyme; exportation en quantités immenses, notamment outre-mer, sur des marchés en

[86] Cf. A. Ricci, dans *MMS*, p. 133; C. Pavolini, dans *MMS*, p. 167; S. Tortorella, dans *MMS*, p. 223; G. Pucci, dans *MMS*, pp. 110-111 et 120.

[87] A. J. Toynbee, *Hannibal's Legacy*, II, Londres 1965, p. 1, note très justement « the disruptive effects *of the double war* of 264-201 B.C. » (italiques de nous).

grande partie non « coloniaux » — qu'avait réunis aussi, dans une autre période et une autre région, la céramique attique à vernis noir.

La complexité des situations de l'économie romaine, que *Merci, mercati e scambi* révèle sans doute mieux qu'on ne l'a jamais fait, défie la tendance à la simplification, consciente ou inconsciente, qu'implique la notion de « produzione schiavistica ». Il serait bien entendu faux, et ridicule, de prétendre que cette notion est ici hors situation. Mais le « plein épanouissement du système esclavagiste » [88] dans l'Italie des deux derniers siècles de la République, phénomène impressionnant à première vue, apparaît en seconde analyse, quant aux produits manufacturés et aux échanges qui les concernent, comme tout à fait exceptionnel: intéressant par cela même, certes, mais très limité quant à son extension géographique — une partie minime de l'Italie — et quant aux fabriques qui en présentent clairement les caractéristiques — quelques-unes [89]. S'il est resté exceptionnel, c'est qu'il constituait une véritable gageure (en raison notamment du coût des transports) pour des producteurs qui ont dû se trouver constamment sur le fil du rasoir. Comme l'observe R. Rémondon, « le problème revenait à imposer sur un vaste marché, soit par sa qualité, soit par son prix, un article de fabrication locale: or cela n'est guère possible » [90]. Cela n'est guère possible en effet, et pourtant le pari fut tenu, par Rome, dans quelques cas exceptionnels, sur lesquels il est par conséquent à la fois légitime et un peu trompeur de mettre l'accent.

Ces exceptions — et c'est encore une autre situation que *Merci, mercati e scambi* met en lumière de façon incomparable — sont elles-mêmes de nature très diverse, comme le suggérera un seul exemple. Rien n'est plus différent de la campanienne A, à bien des égards, que la sigillée « arétine » (les guillemets s'imposent désormais), qui pourtant est considérée au même titre qu'elle comme une manifestation typique du mode de production esclavagiste. Au lieu d'être exportée surtout par mer, surtout outre-mer, elle est produite d'abord pour le marché italien, avec diffusion terrestre; au lieu d'être rigoureusement anonyme, elle est fréquemment marquée; loin d'être non décorée, ou décorée de timbres rudimentaires, elle porte souvent un décor complexe, en relief; au lieu d'un répertoire de formes simples, peu auguleuses, ne requérant guère l'emploi d'outils, elle présente des formes généralement complexes, anguleuses, exigeant une finition soignée; elle n'émane pas d'un atelier unique ou d'un groupe d'ateliers géographiquement concentrés, mais d'une nébuleuse d'officines dont certaines sont des succursales lointaines; au lieu d'une clientèle essentiellement civile, elle vise

[88] Cl. Mossé, *Le travail en Grèce et à Rome*, Paris 1966, p. 125.

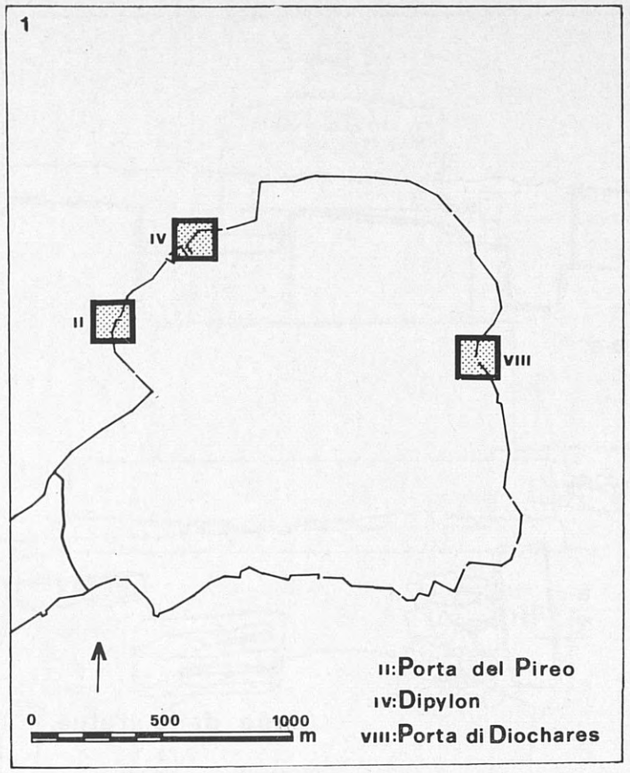
[89] L'expression de « modes résiduels de production » utilisée par E. Lepore, 1981, ne doit pas nous faire oublier quelle prépondérance a continué à tenir *dans presque toute l'Italie, même aux IIe-Ier s. av.n.è.*, l'artisanat traditionnel.

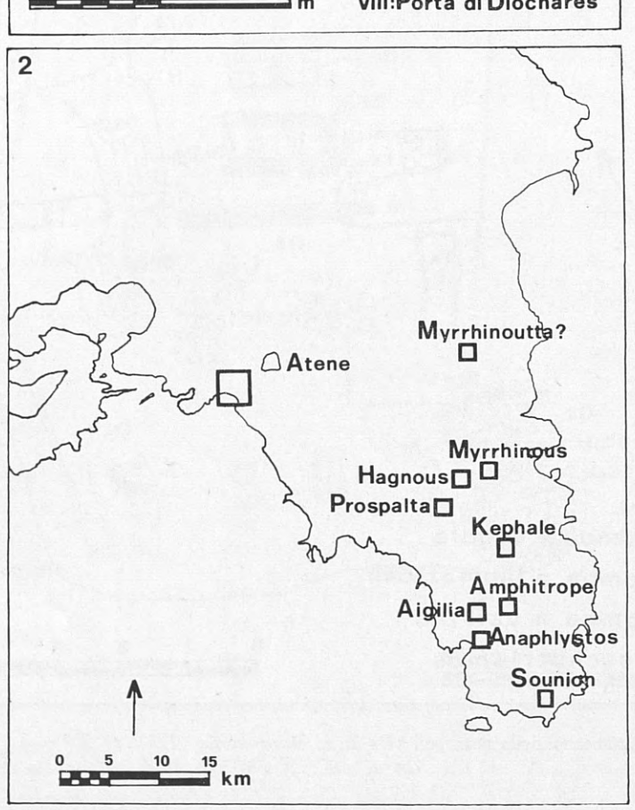
[90] R. Rémondon, (1959), p. 143.

une clientèle en grande partie militaire. Autant d'observations rapides, mais qui invitent à approfondir l'enquête sur la variété des facettes de la « produzione schiavistica », que reflète aussi, dans un autre domaine, le passage de l'*opus incertum* à l'*opus reticulatum*. D'une façon plus générale, l'existence du mode de production esclavagiste ne doit pas faire perdre de vue les autres formes économiques qui persistaient ou naissaient à côté de lui, autour de lui, et dont les volumes issus du colloque de Pise, où l'on se fixait d'autres fins, ne pouvaient assurément rendre compte de façon détaillée [91]: tels qu'ils sont, ils réunissent déjà une somme impressionnante de faits et d'idées.

[91] Voir toutefois, dans *Società romana e produzione schiavistica*, vol. I, *L'Italia: insediamenti e forme economiche*, Roma-Bari 1981, les importants articles de E. Lepore (E. Lepore, 1981) et de A. Giardina (' Allevamento ed economia della selva in Italia meridionale: trasformazione e continuità ', pp. 87-113).

ILLUSTRAZIONI





Distribuzione dei *kouroi* funerari:
1 Atene (*Da J. Travlos, Pictorial Dictionary of Ancient Athens, London, 1971, p. 169, fig. 219*).
2 Attica (*Da S. Traill, map 2*).

FINITO DI STAMPARE NEL GIUGNO DEL MCMLXXXIII
NELLO STABILIMENTO « ARTE TIPOGRAFICA » DI A. R.
VIA S. BIAGIO DEI LIBRAI - NAPOLI